

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifique-
ment pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

SAUVAGERIES

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Libertango

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

SAUVAGERIES

Roman



Carte p. 8-9 : Bibliothèque du Congrès.

L'auteure a bénéficié d'une bourse du
CNL pour l'écriture de ce roman.

© Actes Sud, 2025.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0808-1

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

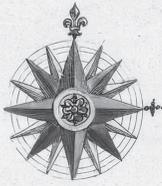
*Quid non mortalia pectora cogis,
auri sacra fames ?*

("À quoi ne forces-tu pas le cœur de
l'homme, faim maudite de l'or ?")

VIRGILE,
L'Énéide, chant III.

*Nous tiendrons pour vrai et assuré,
qu'en quarante ans, dans lesdites
terres, sont morts à cause de cette
tyrannie plus de douze millions
d'êtres vivants, hommes, femmes,
enfants...*

BARTOLOMÉ DE LAS CASA,
*Très brève relation de
la destruction des Indes.*



Isles prèz garda avous

Isle Managua
Majaguana Maguano
Magnana et
Amaguana

LES ISLES DES CAIQUES

Isle Coma

Isle Linage

Isle Hinagua
ou ynagua

LA GRANDE MER

ISLE DE
CUBA ou la
HAVANE

Debouchement des
Caiques

I. de la Tortue

Vallejo
Espagnola
Plantago

Côte de For

Pointe a Masson

Morne de Cuivre

Porte de François

Porte de Charles Martin

Porte de Jacques

Pointe de R.

Monte Christo

la Grande

R. de la Côte de For
Cap. S^t Nicolas
Mole S^t Nicolas
Cap aux Foux
Ance a Perle
Plate Forme

Pointe de Jean Rabel

Pointe de Palmier

Pointe de la Baye

Isle Guanabe



Isles Conaives

Baye S^t Marc

R. de la Pierre

R. d'arabonite ou Antibanite

Corail

Morne au Diable

R. de la Mouy

les Corail

Arachay

Cul de Sac de Saragoa

Islets du Prince

Lagons qui ont Flac et R. Flac

et qui ont Flac et R. Flac

Troucharles Borbon

Grand Ance

Troyerromis

les Isles Caymites

ou Cayemites

Pointe Mar souin

Paladerns

Bochelois

Museguano

Pointe de la Baye

Cap Dame Marie

Cap Tiburon

Ance aux Anglous

Pointe de la Bacou

Isle a Vache

le Petit Trou

Cap Alta Vola

Cap Beata ou Lobos

Isle Saona ou Beata

les Freres

Isle Altavola

Baye de Dina

Baye de Catherine

G

O

L

F

E

D

PROLOGUE

AN DE GRÂCE 1518

J'ai essayé plusieurs fois de me mettre à écrire, mais je n'y arrivais jamais. Au début, j'ai pensé que c'était l'espagnol, que je ne pouvais pas écrire dans leur langue. Alors j'ai essayé de psalmodier à haute voix des récits, comme nous les racontions chez nous, en restant dans le langage de mon enfance. Mais le taïno n'est pas une langue qui se couche sur un parchemin. C'est une langue qui est debout et vit dehors. Elle galope dans la forêt, hurlée par l'océan ou murmurée par les cours d'eau. Alors j'ai réfléchi, encore et encore. L'espagnol n'est pas responsable des bouches qui le crachent.

L'espagnol est une belle langue que j'ai aimée quand Diego me l'a enseignée. Sa langue me chuchotait d'autres voies, me chantait des chansons. Son langage me soufflait des mots d'amour et d'autres encore, inconnus de mon peuple, des mots murmurés par ses lèvres qui embrassaient les miennes. J'ai aimé l'espagnol avant de haïr son peuple.

Plus tard, j'ai aimé le tracer et l'écrire avec Bartolomé, découvrir d'autres sons nouveaux, des significations qui n'avaient aucun sens dans ma langue, mais devenaient comme de la poésie dans la sienne. C'était la première fois que je pouvais poser quelque part ce que je disais. La première fois que mes paroles restaient gravées quelque part, alors qu'autrefois elles partaient dans le vent et les mots que je venais de prononcer s'évanouissaient dans le silence

qui les suivait, et parfois, dans une ou deux oreilles plus attentives. L'espagnol est donc devenu un peu ma langue et celle de mes enfants.

Mais, il faut que je le dise, les mots *fourberie*, *massacre*, *tuerie* n'existent pas dans ma langue. Le mot *pardon* n'existe pas non plus. Nous comprenons l'erreur, nous en plaisantons, nous pardonnons d'emblée, sans le savoir ou y réfléchir. Pourquoi nommer cela ? Comment raconter une histoire avec une langue à laquelle il manque les mots de toutes ces choses qu'ils ont commises, en enfreignant les lois de notre nature.

Désormais les mots des anciens sont ceux avec lesquels je dois seulement parler. Écrire et transmettre dans une autre langue que la mienne, serait-ce une trahison ? J'ai décidé que non. Je ne veux pas écrire avec des mots que

les Espagnols ne comprendront pas pour raconter notre vie avant eux. Je veux que tous leurs descendants sachent qui nous étions et ce qu'ils nous ont fait.

Je raconterai tout dans leur langue et je m'approprierais leur territoire.

Il faut bien que je me rende à l'évidence, mon empêchement n'est pas la langue de nos meurtriers, mais ma peur de ne pas être à la hauteur de la tâche. Je ne peux comme le fait Bartolomé de Las Casas, agencer les phrases d'un jardin auquel on ne laisse pas sa sauvagerie. Autre chose me terrifie. Je vais être obligée de replonger dans cette vie passée, je vais devoir décrire toutes ces souffrances inutiles, ces lois iniques, extirper de ma mémoire les fantômes de tous ces morts que j'aimais et que la torture et la terreur ont envoyés dans l'autre monde sans leur donner

de raisons. J'ai perdu toute ma famille dans cette tragédie et j'en suis sortie vivante, mais pas indemne. À quoi bon vivre quand tous les autres sont morts ? Cette histoire qui va s'écrire sous mes yeux, tracée par ma main, ne risque-t-elle pas de me noyer dans le chagrin de souvenirs terribles ? Le sang peut-il se changer en encre ?

Bartolomé n'a cessé de me le répéter pour me convaincre : "Personne ne racontera ce que vous avez vécu, puisqu'il n'y aura aucun écrit. Vous aurez disparu parce que vous étiez comme ces animaux faibles qui sont morts dans l'évolution naturelle des cycles de la terre. Vous aurez disparu comme ceux qui ne rejoignent pas Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dieu n'aura pas permis que vous viviez !"

Par ces mots, je sais qu'il me provo-

quait pour me pousser à accomplir ce travail. Je le soupçonne, ce moine acquis à notre cause, de ne pas être reparti en Espagne avant de m'avoir arraché la promesse de ce livre. Car l'oubli est le pire gouffre pour un peuple qu'on a exterminé.

J'aurais pu choisir, comme Bartolomé le fait dans son ouvrage, de raconter toute cette histoire dans l'ordre, de faire de ces évènements un temps révolu puisqu'il faudra que nos peuples aillent vers d'autres relations, écrivent une nouvelle Histoire. Mais mon peuple n'est plus. Ils ont presque tous disparu, alors, encore aujourd'hui, je m'accroche uniquement à ce que m'a dit Mâa.

“Les femmes porteront notre sang à l'insu des hommes qui les ont forcées et la mémoire des nôtres sera gravée dans le corps de tous leurs descendants pour toujours. On ne peut éradiquer le

peuple qui vient de la mère de toutes les terres.”

Après avoir réfléchi pendant des lunes, après avoir commencé et recommencé, après avoir gâché du parchemin et de l'encre, je me suis dit que la façon dont j'écris n'avait pas d'importance, pas plus que la langue ou tout ce qui m'a retenue jusqu'à aujourd'hui. Mon écriture sera sauvage et non disciplinée. Pas dans les règles en somme, comme mon peuple. Et je crois bien que Bartolomé lui-même me l'a dit avant de me quitter, à moins que ça ne me plaise de m'en souvenir ainsi. “N'essayez pas de m'imiter. Écrivez ce qui vous est arrivé comme vous voulez qu'on l'entende, laissez sortir cette histoire de votre cœur. C'est votre chant qu'il faudra qu'on entende. Le mien sera celui d'un moine historien qui renie les mauvaises raisons de ces chrétiens cou-